



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Bon an, mal an

Lavedan, Henri

Paris, 1908

30 mars 1907.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-47678](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-47678)

30 mars 1907.

Je me suis trouvé tout à coup, l'autre jour à un coin de rue, face à face avec un de mes anciens camarades de collège qui, de son petit nom, s'appelle Barnabé. Je l'avais perdu de vue depuis trente ans. Il m'a révélé aussitôt un personnage si pittoresque et si original que je vous demande la permission, pour mieux vous en donner l'idée, de vous rapporter tel quel notre entretien :

BARNABÉ. — Oh ! je suis content de te toucher la main, mon vieux ! Depuis le temps ! oui. Je ne te demande pas ce que tu fais ? Je t'ai suivi du coin de l'œil. Tu travailles ? Ça ne t'a pas nui. Continue.

MOI. — Et toi ? Qu'est-ce que tu fais ?

BARNABÉ. — Rien.

MOI. — Tu es riche ?

BARNABÉ. — Je ne jouerais pas le bridge avec Pierpont, mais j'ai tout de même cent cinquante petits mille de rentes grâce auxquels mes deux bouts se joignent.

MOI. — Et alors tu ne fais rien?... rien du tout ?

BARNABÉ. — Du tout...

MOI. — Tu dois t'ennuyer ?

BARNABÉ. — M'ennuyer ? Moi ? Ah çà, es-tu fou ?

MOI. — Mais dame, puisque tu ne fais rien ?

BARNABÉ. — Je ne fais rien, c'est une façon de parler. Ça veut dire que je ne travaille pas, mais je travaille dix fois plus que ceux qui travaillent.

MOI. — A quoi ?

BARNABÉ. — A tout.

MOI. — Mais encore?... Qu'est-ce que tu fais ?

BARNABÉ. — Eh ! je fais tout ce que n'ont pas le temps de faire ceux qui ont quelque chose à faire.

MOI. — Par exemple ?

BARNABÉ. — N'entrons pas dans cette voie. Ça serait trop long ; je te fatiguerais et tu me prierais toi-même de m'arrêter.

MOI. — Ne crains pas cela. Quoique travailleur, moi, j'ai du loisir.

BARNABÉ. — Tu le veux ? Eh bien, voilà : en cinq minutes tu vas comprendre. As-tu été à la dernière exposition de peinture et de sculpture de la rue de Sèze ?

MOI. — Non. Je n'ai pas pu.

BARNABÉ. — Moi, j'ai pu. J'ai vu des Ménard divins, beaux comme l'antique ; un vitrail bleu, de Lobre, adorable, et des Walter Gay délicieux dans lesquels on payerait pour s'asseoir et demeurer sa vie durant. As-tu été à la vente Yanville, à la vente Chappey, à la vente Viau ?

MOI. — Non. Je n'ai p...

BARNABÉ. — J'y suis allé, j'ai acheté deux tasses et des fleurs de Fantin-Latour. As-tu été au théâtre ?

MOI. — Peu, parce que le matin je dois me lever de bonne heure par rapport à mon tr...

BARNABÉ. — J'y suis allé, un peu partout : Comédie-Française, Vaudeville, Odéon, Folies-Réjane, etc... Oh ! j'ai eu mes après-dîners très pris, parce que, depuis quelque temps, le théâtre est comme les morts, il va vite.

MOI. — Oui, c'est vrai. Une « vague de froid », cet hiver, a passé sur la scène française. Alors, tu suis les *premières* ?

BARNABÉ. — Oh ! non ! Je ne suis pas province.

MOI. — Pardon. Je voulais dire les *générales*.

BARNABÉ. — Non plus. D'où sors-tu ? Je ne vais qu'aux *couturières*, aux *avant-générales*. C'est là maintenant qu'il faut paraître, c'est la vraie, la seule première intime, à huis-clos. On est entre soi, neuf cents. Après, c'est bon pour les petites gens qui mangent des oranges. Iras-tu à la matinée de bienfaisance des Français

pour les victimes du *Berlin* ? Non ? Iras-tu à celle de Sarah pour les victimes du *Iéna* ? Non ? Tu as tort. Tu rates une occasion unique. On joue une *Adrienne Lecouvreur* d'elle, de Sarah, en six actes. As-tu suivi les conférences de Lemaitre, de Faguet, de Bernardin, de Doumic, et celles des *Annales*, et les cours de la Sorbonne, de l'École des sciences politiques ? Non ! A quoi passes-tu tes journées ? Tu baguenaudes ? As-tu été aux *Indépendants* ?

MOI. — Non. Je marque mon indépendance en me privant de cette joie. Et que fais-tu encore ?

BARNABÉ. — Tout ce que comporte ma vie de flâneur et d'oisif. Je lis les revues, les journaux, les plus grands, *le New-York Herald* et *le Temps*, je pratique tous les sports, je chasse, je pêche, je patine, je fais de l'épée, du pistolet, de la canne, de la boxe, du sabre et du jiu-jitsu. Je monte à cheval, je fais de la peinture, de la photographie, du tennis, du polo, du golf à Versailles l'hiver et l'été au château d'Ardenne. Ignores-tu que je taquine la comédie de salon ? Observe de près les Courriers mondains et tu y verras à chaque instant des notes dans le genre de celle-ci : « Dimanche dernier, dans les salons de la marquise d'Artimont : *les Deux font la paire*, l'étincelante comédie de M. Barnabé, enlevée de verve par l'auteur et la toute gracieuse maîtresse de la maison. » En décembre on m'a perçoit à Monte-Carlo, en juillet j'occupe Dinard.

Quel que soit le moment, je suis toujours prêt à boucler ma malle et à filer par le chemin de fer ou l'auto. Rien ne m'attache nulle part, ici ou ailleurs, ni bureau, ni famille, ni liaison d'aucune sorte. Je peux faire mon carnaval à Nice et mes pâques à Rome. Sans quitter Paris, que je connais comme Sardou, j'explore le Bois le matin et les bouisbouis le soir.

Moi. — Et l'après-midi ?

BARNABÉ. — Mariages, enterrements, musées, rue de la Paix, boulevards, antiquaires, thés, visites, musique de chambre, cercle, sans parler de ma correspondance. En effet, tous ceux qui travaillent sont dans l'impossibilité de répondre aux lettres qui leur sont adressées. Pour moi qui n'ai qu'à me croiser les bras, c'est un plaisir de plus. Oh ! je t'assure que je n'ai pas beaucoup de minutes pour songer au grand mystère de la vie ! Au milieu de tout cela, je ne t'ai point parlé des soins que nécessite ma précieuse santé. Tu penses que je ne suis pas sans y veiller ? Ne sachant que faire de mes quatre membres, c'est bien le moins que je les gâte ? Je monte donc à époques régulières chez le médecin, où je n'attends jamais ; chez le dentiste aussi, dont le fauteuil mécanique ne m'est point douloureux. Je m'amuse à la cure de lait, de raisin, je lave et me fais vacciner. Je reçois l'aimable et quotidienne visite du pédicure et du manucure, personnages exquis que l'on dirait toujours — je ne sais pourquoi — échappés du théâtre de Meilhac et

qui me content des historiettes de Paris en escamotant le cor et tranchant la petite peau... Ayant le droit et le devoir de me signaler par l'élégance, je ne m'en prive pas. Il fut une époque sinistre, alors que je n'étais pas encore bon à rien, où l'on me contestait mes gilets. Nul ne songe plus, aujourd'hui que je suis désœuvré, à mettre en doute l'irréprochabilité de ma tenue et mes vêtements sont désormais des catéchismes. Pourquoi ? Parce que, d'abord, je puis consacrer de longues heures aux séances chez le bottier, le chemisier, le tailleur et le chapelier et qu'ensuite mes habits n'ayant pas à subir les honteuses déformations des besognes professionnelles, quelles qu'elles soient, gardent leur impeccable et pure rigidité. Jamais un homme qui travaille, eût-il du génie, ne sera bien habillé et je défie le docteur Roux de n'avoir pas de poches aux genoux de ses pantalons. Ne crois pas que je l'en blâme ? Il a mieux à faire que de méditer culottes. Mais moi, qui ne suis pas lui et qui ai du temps à perdre, que veux-tu, cela m'amuse. Je me demande même parfois où je déniche ce temps pour arriver à accomplir une si grande quantité de choses. En effet, t'ai-je raconté que les fameux événements, catastrophes ou fêtes, m'ont presque toujours parmi leurs premiers spectateurs ? Ainsi, à la bombe d'Alphonse XIII, rue de Rivoli, j'étais là ; j'ai senti le vent.

Moi. — Tu avais été prévenu ?

BARNABÉ. — Non. Mais un instinct. Mon bon génie. Dans le temps, j'ai vu le Durbar, aux Indes, et, la semaine dernière, j'étais à Toulon. Ah ! mon ami ? Et lundi, je n'ai pas manqué la belle et grandiose cérémonie du Panthéon, pour M. et Mme Berthelot.

MOI. — Oui. Ce fut théâtral, solennel et glacé. J'ai regretté pourtant, tout bas, malgré moi, que ces deux morts ne dorment point leur dernier sommeil si tendrement uni dans la terre, en un coin perdu de campagne, sous de l'herbe et des fleurs. Cela m'eût semblé en plus touchante et harmonieuse beauté, avec la mélancolie sublime de leur double fin. Est-on bien sûr qu'ils eussent souhaité tous deux être ensevelis en aussi glorieux fracas !

BARNABÉ. — Je ne vais pas chercher si loin. Enfin, quand par hasard un empêchement ou la trop grande distance me font manquer une chose intéressante, je la rattrape tout de même, dans la suite.

MOI. — Comment cela ?

BARNABÉ. — Par le cinéματο. Tu n'as pas l'air de saisir ? Si tu avais le temps de te promener seulement deux heures le long des boulevards, tu verrais, tous les cinq cents mètres au moins, un cinéματο où l'on peut, pour vingt sous, s'offrir l'impressionnante représentation de tous les événements passés. Et n'est-ce point vraiment admirable que, *pour être là*, il ne soit plus besoin d'y avoir été ?

MOI. — Oui. Et, après que tu as abattu de telles besognes, dis-moi, dors-tu bien ?

BARNABÉ. — Comme un enfant. Je n'en peux plus. Le soir, je succombe de vie, car j'existe intensément, dans la plus large et puissante acception du mot. Je ne m'astreins pas à une seule occupation, j'en ai cent, mille... En réalité, l'homme n'a pas été organisé pour travailler, j'entends d'esprit, surmener son cerveau ni même son corps. Il a été idéalement fait pour jouir de tout et ne rien faire; pour l'oisiveté multiple, employée cependant et dirigée un peu en tous sens à la fois, l'oisiveté *rayonnante*. C'est bien cela. Je rayonne.

MOI. — Et tu déraisonnes ? Car enfin, il n'y a qu'une chose à laquelle tu n'aies point pensé ?

BARNABÉ. — C'est bien probable. Je pense le moins que je peux. Laquelle est-ce ?

MOI. — Si au lieu d'être riche, ce qui te permet d'appliquer ton programme, tu étais pauvre, comment gagnerais-tu ta vie ?

BARNABÉ. — Je ferais comme les autres, parbleu, je travaillerais... Seulement voilà, je n'aurais plus le temps de rien faire. Ça serait une vie manquée.